

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothee de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1837 : Guizot en retrait du gouvernement. Dorothee se separe de son mari](#)[Collection](#)[1837 \(1<sup>er</sup> juillet- 6 août\) : Les premières semaines de la relation et de la correspondance entre les deux amants](#)[Item](#)[9. Val-Richer, Vendredi 21 juillet 1837, François Guizot à Dorothee de Lieven](#)

## 9. Val-Richer, Vendredi 21 juillet 1837, François Guizot à Dorothee de Lieven

**Auteurs : Guizot, François (1787-1874)**

### Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

5 Fichier(s)

### Les mots clés

[Autoportrait](#), [Conditions matérielles de la correspondance](#), [Discours du for intérieur](#), [Portrait \(Dorothee\)](#), [Relation François-Dorothee](#), [Séjour à Londres \(Dorothee\)](#)

### Relations entre les lettres

**Collection 1837 (1er juillet- 6 août) : Les premières semaines de la relation et de la correspondance entre les deux amants**

Ce document *est une réponse à* :

[7. Stafford House, Jeudi 13 juillet 1837, Dorothee de Lieven à François Guizot](#)

[8. Stafford House, Samedi 15 juillet 1837, Dorothee de Lieven à François Guizot](#)

[9. Stafford House, Lundi 17 juillet 1837, Dorothee de Lieven à François Guizot](#)

**Collection 1837 (1er juillet- 6 août) : Les premières semaines de la relation et de la correspondance entre les deux amants**

[14. Stafford House, Mercredi 26 juillet 1837, Dorothee de Lieven à François Guizot](#)

*est une réponse à ce document*

[15. Stafford House, Vendredi 28 juillet 1837, Dorothee de Lieven à François Guizot](#)

*est une réponse à ce document*

[16. Stafford House, Samedi 29 juillet 1837, Dorothee de Lieven à François Guizot](#)

*est une réponse à ce document*

## Présentation

Date 1837-07-21

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN  
(Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit Madame que vous dirai-je ? Je n'aime pas les sentiments combattus, ils sont peu dans ma nature.

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846),  
préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1,  
n° 31/45-46

## Information générales

Langue Français

Cote

- 54-55, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 1
- I/181-188

Nature du document Lettre autographe

Support copie numérisée de microfilm

Etat général du document Bon

Localisation du document Archives Nationales (Paris)

Transcription

N°9 Vendredi 21 Midi.

Madame que vous dirai-je ? Je n'aime pas les sentiments combattus ; ils sont peu dans ma nature. En général, quand deux impressions contraires m'arrivent ensemble, mon cœur choisit décidément choisit et l'une devient bientôt dominante, tout à fait dominante. Mais aujourd'hui que faire ? Vos N°7 et 8, le dernier surtout que je reçois à l'instant, me pénètrent de tristesse et de bonheur. Votre inquiétude me désole et me charme. Je lis, je relis, je relis vingt fois les paroles pleines d'une agitation pour vous si douloureuse, pour moi si tendre ! Que ne donnerais-je par pour vous l'épargner ? Que ne vous dois-je pas pour l'avoir sentie ? Pardonnez-moi dearest Princess, pardonnez-moi mon égoïste joie ; elle n'ôte rien, je vous jure à ma peine pour votre peine. Je crois que si ce n° 8 était arrivé avant-hier, le chagrin, l'eût emporté en moi. Je vous aurais vue encore si triste, si troublée ! Mais, depuis hier j'espère, le mal est passé ; hier au plus tard, vous avez reçu une lettre ; vous en aurez une autre demain ; elles iront à vous désormais régulièrement, souvent, bien souvent. Chacun à notre tour, nous avons traversé l'un et l'autre un bien sombre nuage. De petites circonstances, des circonstances tout-à-fait étrangères à notre volonté, mon déplacement, des adresses inexactes, des postes mal réglées voilà la vraie cause du mal. Il ne se reproduira plus. Nous y veillerons. J'y veillerai comme les Guébres sur la dernière étincelle du feu sacré, comme une mère sur son enfant malade. Les témoignages de votre affection me sont mille fois plus doux que je ne vous le dirai jamais. Mais je ne veux jamais les devoir à une minute de souffrance de votre cœur.

Et Lord Aberdeen ? Il est donc parti ? Et je puis en toute sûreté, le plaindre, être juste envers lui ? Que je vous remercie de m'avoir ainsi mis à l'aise avec moi-même ! Je ne connais rien de plus pénible que de nourrir en son âme un mauvais sentiment contre un galant homme malheureux. Et pourtant vous êtes une noble créature. Et moi j'ai le cœur bien fier. Je pressentais cela et depuis longtemps. Même avant votre départ, le nom de Lord Aberdeen me frappait plus sérieusement qu'aucun autre. Pauvre homme ! C'est si naturel !

Vous ne savez pas Madame, pour un homme sérieux et malheureux, quel charme il y a en vous, dans votre air, dans votre accent, dans ces entretiens où éclatent, avec tant de dignité et d'abandon, votre esprit si haut si simple, si libre, votre âme si gravement et si finement émue, si sensible aux grandes choses, si indifférente aux petites, pleine de tant de sympathie et de tant de dédain ! Je voudrais avoir quelque occasion d'être en bon rapport avec Lord Aberdeen de lui être agréable en quelque chose. Je me sens comme des devoirs envers lui. Vous me direz s'il vous écrit s'il doit revenir à Londres avant votre départ. Vous me direz tout, comme vous l'avez fait.

Samedi 22 midi. Dearest Princess, il n'y a plus de sentiment combattu. Je n'en ai plus qu'un absolument qu'un. Je suis désespéré de votre inquiétude. Je crains quelle ne vous fasse mal. Je reçois à la fois votre petit billet, sans numéro du lundi 17 qui m'est venu directement, après être encore allé me chercher à Caen et votre N°9, du Mardi 18, qui m'arrive par Paris. J'ai beau me dire qu'à présent, depuis Jeudi vous êtes tranquille, que vous savez combien vos inquiétudes étaient vaines. Je n'en suis pas moins désolé, troublé, inquiet de nouveau moi-même et de la façon la plus douloureuse. Je vous vois, vous êtes là devant mes yeux, impatiente, préoccupée quel charme agitée, triste, attendant, attendant encore. Vous me pardonnez, n'est-ce pas ? Je veux que vous me pardonniez, quoique je n'ai point de tort, non certainement point de vrai tort, point de tort devant Dieu ; car moi aussi j'ai attendu et bien des jours, et avec une impatience dont j'ai contenu, dont j'ai étouffé l'expression en vous la témoignant. Et si j'avais suivi ma pente, quand vos lettres ne m'arrivaient pas quand mon imagination se lassait, s'épuisait à chercher la cause du retard ou du silence, je vous aurais écrit tous les jours ; tous les jours je vous aurais demandé pourquoi je n'avais pas de lettre. J'aurais mieux fait. Je ne l'ai pas fait à cause de vous, de vous seule. J'ai craint quelque odieuse malice. J'ai voulu y voir clair.

Enfin tout est passé n'est-ce pas, bien passé ? Vous ne craignez plus, vous ne souffrez pas, vous n'êtes pas malade ? Que la parole est pitoyable, & que tous mes efforts seraient vains pour vous envoyer sur ce papier, ce que j'ai en ce moment dans le cœur ? Voyez le, devinez-le. Vous le pouvez, j'en suis sûr ; je me confie à vous. C'est ma consolation dirai-je ma joie, mon inexprimable joie de savoir, d'avoir vu, de voir tout ce qu'il y a dans votre cœur de tendresse et de puissance. Ceci encore, cette joie vous me la pardonnez également. Dites-le moi, que j'aie le plaisir de l'entendre, quoique je n'en aie pas besoin. Demain enfin, après demain au plus tard j'aurai une lettre rassurée, et qui me rassurera j'espère. Mais que d'heures encore d'ici à demain ! Aujourd'hui, il me serait impossible de vous parler d'autre chose.

Adieu adieu. Mais, je vous en conjure, soignez-vous ; ne vous livrez pas à des émotions comme celle que ce petit chien a causée. L'absence est déjà assez lourde ; au moins faut-il être tranquille sur votre santé. Je ne serais pas tranquille quand vous vous porteriez toujours le mieux du monde. Comment l'être un moment si des secousses continuelles vous assiègent ? Éloignez-les ; abrégez-les. Vous pouvez avoir de l'empire sur vous ? Vous m'avez dit que vous réprimeriez tout ce qui

pourrait m'affliger. Pensez à moi. Je suis sûr que vous le ferez comme vous me l'avez dit. G.

## Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 9. Val-Richer, Vendredi 21 juillet 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1837-07-21.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 12/09/2024 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/890>

## Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur54-55

Date précise de la lettreVendredi 21 juillet 1837

HeureMidi

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationLondres (Angleterre)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionVal-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 17/03/2019 Dernière modification le 18/01/2024

---

no. 21

Demander, que vous dirai-je ? Je  
sais bien que les deux me combattent, et que peu dans  
ma nature. En général, quand deux impressions contraires  
se rencontrent ensemble, mon cœur choisit décidément, choisit  
d'être, et l'une des deux bientôt dominante, tout à fait  
dominante. Mais aujourd'hui que faire ? Vers 8 heures 8,  
le dernier instant que je recevais à l'instant, me pénétra  
de tristesse et de bonheur. Votre inquiétude me désole  
et me charme. Je lis, je relis je relis vingt fois le  
parcours plénière. J'ai agité pour vous de douloureux  
pour moi de tendre ! Que me donnerai-je pour pour  
vous l'épargner ? Que me vous dirai-je, pas pour l'avoir  
sentie ? Pardonnez-moi de vous l'écrire, pardonnez-moi  
mon hygiène jeir ; elle hâte mes, je vous jure, à ma  
pièce pour votre peine. Je copie que, si c. et 8 et est  
arrivé avant hier, le chagrin l'eût transporté en moi.  
Je vous avais une encore de triste, si le oublie ! Mais,  
depuis hier, j'espère, le mal est parti ; hier, au plus  
tard, vous avez reçu une lettre ; vous en avez une  
autre demain ; elle écrit à vous de l'ancien régime  
souvent, bien souvent. Chacun à notre tour, nous  
avons traversé l'un et l'autre un bien sombre nuage.  
De petites circonstances, des circonstances tout à fait  
étrangères à notre volonté, mon déplacement, des

adresses inexactes, des postes mal réglées, voilà la vraie  
cause du mal, et ne se reproduira plus. Vous y  
veillerez, j'y veillerai comme le diable sur la dernière  
étincelle du feu sacré, comme une mère sur son enfant  
malade. Quel témoignage de votre affection me vaut  
mille fois plus de vous que je ne vous le disai jamais ;  
mais je ne vous jure pas, les devoirs d'une minute de  
suffrance de votre cœur.

Et lord Aberdeen ? Il est donc parti ? Et je puis,  
en toute liberté, le plaindre, être juste avec lui ? Mais  
je vous remercie de m'avoir ainsi mis à l'aise avec  
moi-même ! Je ne connais rien de plus pénible que  
de recevoir en son sein un mauvais sentiment contre  
un grand homme malheureux. Et pourtant vous  
êtes une noble créature. Et moi, j'ai le cœur bien fier.  
Je présenterais cela, et depuis longtemps. Même avant  
votre départ, le nom de lord Aberdeen me frappait  
plus douloureusement qu'aucun autre. Pauvre homme !  
C'est si naturel ! Vous ne savez pas, madame,  
pour un homme brisé et malheureux, quel charme  
il y a en vous, dans votre air, dans votre accent,  
dans ce entretien où s'élaborent vos lois de dignité  
et d'abandon, votre esprit si haut, si simple, si libre,  
votre âme si grave et si finement émue, si  
sensible aux grandes choses, si indépendante aux  
petites, pleine de tant de sympathie et de tant  
de dédain ! Je voudrais avoir quelque occasion

Votre en bon  
agréable en y  
devoir enver  
peut servir à  
direz tout, com

Cher  
combattu. J'y  
suis désespéré  
ou vous fasse  
belle, tel que  
directement,  
bien, et même  
Paris. J'ai bien  
vous. Et si bien  
inquiétude, et  
d'abord, terrible  
de la façon la  
de la, de  
ajouté, triste,  
pardonnez, et  
pardonnez,  
certainement  
deux Dieu  
des jours, et  
dont j'ai été  
le si j'avais

la vraie  
la dernière  
des infans  
en son lieu  
à jamais  
si tant que

je puis  
lui. Quel  
bien avec  
meuble que  
me contre  
bien fait  
ce avant  
je pousse  
homme!  
à dans  
quel charme  
à accout  
de dignité  
ple. Le titre  
l'avez, si  
aux  
de tant  
occasion

Être en bon rapport avec Lord Aberdeen, de lui être  
agréable en quelque chose. Je me levois comme des  
deux fois envers lui. Vous me direz s'il vous écrit, s'il  
est revenu à Londres avant votre départ. Vous me  
direz tout, comme vous l'avez fait

Vendredi 22 août.

Cher Prince, il n'y a plus de sentiment  
combattu. Je n'ai plus qu'un, absolument qu'un. Je  
suis étonné de votre inquiétude. Je crains, quelle  
me vous fasse mal. Je vous ai la fois votre petit  
billet, même numéro, du lundi 17 qui m'est venu  
directement, après être encore allé me chercher à  
laon, et votre n.º 7, du mardi 18, qui m'arrive par  
Paris. J'ai bien me dire qu'à présent, depuis lundi,  
vous êtes tranquille, que vous savez combien vos  
inquiétudes étaient vaines. Je n'en suis pas moins  
troublé, troublé, inquiet de nouveau moi-même, et  
de la façon la plus douloureuse. Je vous vois, vous  
êtes là, devant mes yeux, impatiente, préoccupée,  
agitée, triste, attendant, attendant encore. Vous me  
pardonnez, n'est-ce pas? Je vous que vous me  
pardonnez, quoique je n'ai point de tort, non  
certainement point de vrai tort, point de tort  
devant Dieu; car moi aussi j'ai attendu, et bien  
des jours et avec une impatience dont j'ai contenu,  
dont j'ai étouffé l'expression en vain, la laissant  
Re. Je j'avais écrit ma petite, quand vos lettres,

no. 21

de m'arriverais par, quand mon imagination de  
 lassoit, s'apaisoit à chercher la cause du retard au  
 du silence, je vous aurais écrit tous les jours; tous  
 les jours je vous aurais demandé pourquoi je n'écris  
 pas de lettres. J'aurais mieux fait, de n'en pas  
 faire à cause de vous, de vous rendre. J'ai écrit  
 quelque odieuse matrice. J'ai voulu y voir clair.  
 Enfin tout est passé, n'est-ce pas, bien passé? Vous  
 ne craignez plus, vous ne souffrez pas, vous n'êtes  
 pas malade? ... Que la peste est pitoyable, et  
 que tous mes efforts seraient vains pour vous envoyer  
 sur ce papier ce que j'ai en ce moment dans le cœur!  
 Voyez-le, devinez-le. Vous le pouvez; j'en suis sûr.  
 Je me confie à vous. C'est ma consolation, dis-je  
 ma joie, mon inexprimable joie de savoir, d'avoir  
 vu, de voir tout ce qui y a dans votre cœur de  
 tendresse et de puissance. Ceci encore, cette joie,  
 vous me la pardonnez également. Pitié le mal; que  
 j'aie le plaisir de l'entendre, quoique je n'en aie  
 pas besoin.

Demain enfin, après demain au plus tard,  
 j'aurai votre lettre rassurée, et qui me rassurera,  
 j'espère. Mais que d'heure, encore dire à demain!  
 Aujourd'hui, il me seroit impossible de vous  
 parler d'autre chose. Adieu, adieu. Mais je vous  
 en conjure, saignez-vous, ne vous laissez pas à  
 des émotions. Comme celle que ce petit chien vous  
 a causée. L'absence est déjà assez lourde; au

s'aime par les  
 ma nature. Pu  
 m'arriverais enco  
 site, ce bien de  
 Demain. De  
 le dernier d'inte  
 de tristesse et  
 et me charm  
 paroles pleines  
 pour moi si te  
 vous l'épargne  
 d'entier? Par  
 mon egoïste jo  
 pitié pour  
 d'arriver même  
 de vous avoir  
 depuis hier, j'  
 tard, vous av  
 entre demain  
 d'arriver, bien  
 avec vous  
 de petits c  
 étrangères à m



mais faut-il être tranquille sur votre santé. Je  
ne serais pas tranquille quand vous vous porteriez  
toujours le mieux du monde. Comment être en  
sécurité si les dangers continuelles vous assiégent?  
Éloignez les dangers. Vous pouvez avoir de  
l'empire sur vous. Vous même dit que vous  
réprimiez tout ce qui pouvait m'affliger. Parlez  
à moi. Je suis sûr que vous le ferez comme  
vous me l'avez dit.